

**LA FOI DANS LE VERBE INCARNÉ, UNIQUE SAUVEUR,
ET LE PLURALISME DES CULTURES ***

P. GEORGES COTTIER, O.P.

I

Universalité du message.

1. *L'unité de la foi* découle de l'universalité du message du salut en Jésus Christ: « Tout pouvoir n'a été donné dans le ciel et sur la terre. De toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint Esprit, leur enseignant à garder tout ce que je vous ai commandé. Et voici que moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (*Mt 28,18-20*).

(...) « Et le salut n'est en aucun autre; car il n'est pas sous le ciel d'autre Nom donné chez les hommes par lequel nous devions être sauvés » (*Act 4,12*; cf. *Ph 2,9-11*).

La foi et la confession de foi de Jésus-Christ est ainsi pour tous les hommes *l'initium salutis*. C'est pourquoi l'Eglise est envoyée à toutes les nations sans exception pour annoncer le Nom du Sauveur. Elle est par nature missionnaire.

« *De toutes les nations, faites des disciples* ». Il n'est pas dit que celui qui devient disciple soit arraché à sa nation. Il n'est pas dit non plus qu'appartenir à une nation soit un obstacle insurmontable à l'accueil de la foi, au « devenir disciple ».

La nation est une donnée culturelle. Nous y reviendrons. Mais dès maintenant nous pouvons retenir une première affirma-

tion qui est implicitement contenue dans les paroles de l'Écriture que nous avons reportées: la foi est transcendante par rapport aux cultures.

Dans la logique de l'Incarnation

2. *Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous* (Jn 1,14). Ce Sauveur, c'est le Verbe *Incarné*, le Fils Unique du Père, consubstantiel au Père, qui a assumé notre humanité. Avec raison, le mouvement d'*inculturation* est considéré dans le prolongement du Mystère de l'*Incarnation*. Il est venu dans notre chair, c'est-à-dire dans notre humanité, et, en prenant notre humanité, il a assumé la dimension *culturelle*, qui est une dimension essentielle de l'humanité, car l'homme est un être de culture.

3. *Il a été éprouvé en tous points à notre ressemblance, mais sans pécher, ou: hormis le péché* (Hb 4,15). La précision est capitale pour notre réflexion. Celui qui est « le Saint » (cf. Act 3,13), quand il entre dans notre humanité, la sanctifie, de sorte que son Humanité elle-même est totalement sainte, et source de sanctification. Comme nous le verrons, pour passer de l'Incarnation à l'inculturation, une transposition est nécessaire. Mais dès maintenant nous pouvons poser qu'il n'y a pas d'inculturation sans purification et discernement de ce qui peut et doit être « inculturé » et de ce qui doit être rejeté.

4. Le réalisme du Mystère de l'Incarnation (l'union des deux natures, la divine et l'humaine, dans l'unique Personne du Fils) implique que la nature humaine assumée est une nature concrète, singulière. Jésus naît dans ce qui allait devenir la Palestine, à une époque déterminée. On pourrait s'arrêter à cette singularité et y voir uniquement la contingence qui marque chacun des individus de l'espèce humaine. Mais ce serait oublier que la contingence, la non-nécessité elle-même de l'existence des individus, comme le cours entier des choses humaines, tombent sous le gouvernement de Celui qui est le Maître de l'histoire: « Mais, quand est venu l'accomplissement du temps, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme et né sous (= assujetti à) la loi », etc. (cf. Gal 4,4).

La Providence de Dieu conduit toutes choses, Elle conduit d'une manière spéciale tout ce qui concerne la naissance en notre monde du Verbe incarné, son existence terrestre. Elle a disposé auparavant tout ce qui prépare sa venue parmi nous. C'est Jésus qui donne son sens à l'histoire du peuple de l'Ancienne Alliance et à son attente messianique. Et l'histoire d'Israël permet de discerner le Christ et le sens de sa mission, qui est de nous sauver du péché et de ses conséquences. La première prédication, n'est donc pas une histoire comme les autres, parce qu'il est le particulièrement éclairante à ce sujet. L'histoire de ce peuple n'est donc pas une histoire comme les autres, parce qu'il est le peuple d'où devait naître le Messie et qui devait recevoir la Révélation qui l'annonçait. En d'autres termes, l'histoire d'Israël s'inscrit dans l'histoire du salut. Son histoire, comme sa culture, ne peuvent pas être considérées comme une histoire, une culture, en tout semblables aux autres. Israël est le peuple du Messie, fils de David, et ce titre est celui d'une vocation unique. Son mystère doit être lu à la lumière de Rm 9-11.

On comprend pourquoi l'Église a toujours jalousement tenu à l'Ancien Testament, car il est indissociable de son aboutissement qui est le Christ: la mémoire de l'Église, mémoire vivante du Christ présent en elle, embrasse à titre nécessaire la mémoire de l'Ancien Testament. Aucune histoire, aucune culture, d'aucun autre peuple, même envisagées sous l'angle de l'histoire religieuse, ne sont l'équivalent de l'histoire, de la culture religieuse d'Israël. Si on veut trouver un correspondant à Israël, c'est vers l'Église, peuple messianique de Dieu (cf. LG 9), née à partir du Messie d'Israël, qu'il faut regarder. Ce point est d'une grande importance pour le problème qui nous occupe. L'inculturation sera *aussi* l'inculturation d'une histoire — de *l'histoire du salut* —, que les peuples évangélisés doivent assimiler comme devenant leur histoire propre. La nouveauté qu'apporte l'Évangile n'est pas une irruption ponctuelle, elle englobe et illumine la mémoire des oeuvres de Dieu dans l'histoire du salut au temps des préparations et de l'attente. Avec l'Église, c'est l'humanité tout entière qui est appelée à faire partie du peuple de Dieu.

II

La culture

5. La complexité de l'être humain se reflète dans la *culture*. Une culture, en effet, est une totalité dont tous les éléments ne sont pas homogènes. L'homme est appelé à se cultiver, c'est-à-dire à édifier sa propre personnalité selon les capacités et les fins dont l'exigence est inscrite dans sa nature. Cette culture se réalise quand un homme instaure dans son être un ordre par lequel les sphères inférieures obéissent à la raison, elle-même fidèle à son inclination naturelle vers la vérité, la bonté et la beauté. C'est là une définition subjective de la culture comme conquête de soi de la personne. Mais le sens le plus courant du terme « culture » est le sens objectif. La culture désigne ainsi l'ensemble des valeurs, des créations, des moyens de promotion, des institutions, des coutumes qui caractérisent un groupe social comme une nation. Pour les personnes, qui ne peuvent réaliser leur humanité que dans et grâce à la société, lieu de dialogue, de don et d'échanges, la culture au sens objectif est le médiateur de la culture au sens subjectif.

6. De soi, la culture est une réalité humaine, elle est une dimension de l'humanité de l'homme. Elle appartient aux réalités de ce monde; celles-ci ne sont pas closes sur elles-mêmes, elles comportent une ouverture aux sources de l'être. Par rapport à la culture, les réalités du Royaume sont transcendantes. Mais cette transcendance ne signifie pas rupture ou séparation. Les lumières et les valeurs évangéliques, par un mouvement qui procède de leur nature même, tendent par surcroît à illuminer l'ordre de la culture, à le purifier, à l'élever. Il y a ainsi des valeurs culturelles chrétiennes, caractéristiques d'une culture qui a reçu une imprégnation chrétienne suffisamment profonde.

La culture et les cultures

7. Le mot culture doit s'entendre au singulier et au pluriel. Si la culture se définit par la promotion de l'humanité de l'homme, une culture sera d'autant plus élevée qu'elle sera au service des valeurs humaines universelles qu'elle aura reconnues comme ses valeurs les plus hautes. Quand on parle des cultures

au pluriel, on met l'accent sur ce que chacune a de propre, sur ce que la distingue des autres: d'abord la langue, puis l'histoire commune, les coutumes et institutions qu'elle tient de son passé ou qu'elle sait inventer selon son génie propre, sa littérature et ses oeuvres d'art. Si l'erreur du cosmopolitisme est d'avoir rêvé d'une culture uniforme pour tous les hommes, de sorte qu'entre cette culture et l'individu toute médiation était en principe niée, l'erreur inverse est tout aussi nocive. C'est elle qui menace le plus aujourd'hui. On peut la qualifier de nationalisme culturel. Elle consiste à considérer chaque culture comme une unité close sur elle-même, soucieuse avant tout d'affirmer sa différence. Or par le meilleur d'elle-même chaque culture est ouverture à l'universel; sa vigueur s'exprime par sa capacité d'échange, de communication. Son identité est d'autant plus affermie qu'elle peut assimiler des richesses empruntées à d'autres cultures, communiquer à d'autres ses propres richesses.

C'est dire que la vitalité d'une culture se vérifie par sa capacité de discernement et de critique. Elle doit savoir éliminer de soi tout ce qui est inertie et poids mort pour libérer les forces de rénovation et de création. Une culture pétrifiée est une culture qui meurt.

8. Cette capacité de critique de soi, interne à une culture vivante, est essentielle pour le sujet qui nous occupe. En effet, l'humanité dans sa condition concrète est certes l'humanité appelée au salut; mais s'il en est ainsi, c'est parce qu'elle porte en elle *les blessures du péché*. Il n'y a aucune culture existante qui ne porte, inscrit dans son héritage, également un héritage de péché: entendons par là des erreurs et des préjugés, des contre-valeurs, des coutumes et des pratiques qui s'opposent aux exigences de la loi morale. C'est pourquoi ce que j'ai appelé le nationalisme culturel conduit normalement à l'idolâtrie. Imprégner une culture des lumières et des énergies de l'Évangile présuppose le travail courageux de confrontation des « valeurs » et usages qui ont cours dans une culture donnée avec la vérité de l'homme, telle qu'elle nous est présentée par la Révélation. Quand on se heurte à des coutumes ancestrales, la tâche peut se révéler particulièrement ardue et doit sans doute se poursuivre durant plusieurs générations.

Une distinction

9. Cette confrontation entre l'Évangile et les cultures n'est pas une agression commise à l'égard de ces dernières. Elle doit au contraire les libérer de ce qui est en elle poids de mort et de péché et les restituer à leur pleine authenticité.

L'exigence de vérité doit être suivie sans fléchir, ce qui ne signifie pas rigidité. Au contraire, elle requiert une attitude avisée d'ouverture et de sympathie. La vraie, la profonde sympathie ne se satisfait pas de rapprochements qui reposeraient sur les apparences ou qui couvriraient des équivoques.

À ce propos, saint Thomas nous fournit une règle précieuse, dans un commentaire d'une phrase de l'*Ambrosiaster*, souvent citée, se rapportant à 1 Cor 12,3¹:

Omne verum, a quocumque dicatur, a Spiritu Sancto est. Voici le texte du Docteur Angélique: Dicendum quod omne verum, a quocumque dicatur, est a Spiritu Sancto sicut ab infundante naturale lumen, et movente ad intelligendum et loquendum veritatem. Non autem sicut ab inhabitante per gratiam gratum facientem, vel sicut largiente aliquid habituale donum naturae superadditum; sed hoc solum est in quibusdam veris cognoscendis et loquendis, et maxime in illis quae pertinent ad fidem, de quibus Apostolus loquebatur².

Dans les actions appropriées à l'Esprit Saint, Thomas introduit donc une distinction essentielle. En effet, certaines vérités sont atteintes en vertu du *lumen naturale* de la raison. Celle-ci est capable d'atteindre par ses propres forces un certain nombre de vérités. Mais à l'Esprit Saint sont encore appropriés ces dons, et notamment la connaissance de ces vérités, qui dépassent les capacités de la nature humaine, qui sont, à proprement parler, surnaturelles, et tout particulièrement des vérités qui sont objet de la foi. Entre les unes et les autres vérités, puisqu'elles ont leur origine en Dieu, Auteur de la nature et Dispensateur de la vie de grâce, il n'y a pas d'oppositions.

Il reste que les vérités qui sont du ressort de la raison

humaine et de son *lumen naturale* appartiennent de soi au monde de la culture. Elles ne sont pas par elles-mêmes et directement salvifiques. Celles d'entre elles qui touchent Dieu comme cause de l'être ou fin de l'agir moral sont présumées, à titre de *praeambula*, par l'accueil de la foi. Certaines constituent de précieuses pierres d'attentes.

Si on ne tient pas compte de la distinction apportée par saint Thomas, on risque de commettre de graves méprises. En effet, la forte sécularisation qui marque la culture occidentale moderne, ne doit pas nous faire perdre de vue le fait que la plupart des grandes cultures comportent, en tant que visions globales du monde et de l'existence, une dimension religieuse. Cette dimension, par elle-même, se rattache à l'ordre du *lumen naturale*³. Si on méconnaît cette précision, on sera porté à attribuer à toute affirmation ou à toute valeur religieuses une portée directement salvifique et à voir dans les messages religieux des religions non chrétiennes des équivalents ou des substituts de la Révélation.

Redemptoris Missio (n. 54) parle du profond équilibre qui est requis pour le discernement qu'il appartient aux évêques, gardiens du « dépôt de la foi », d'opérer: « Car on risque de passer sans analyse critique d'une sorte d'aliénation par rapport à la culture à une surélévation de la culture, qui est une production de l'homme, et qui est donc marquée par le péché. La culture a besoin, elle aussi, d'être purifiée, élevée et perfectionnée (cf. LG n. 17) ».

Un double mouvement

9. Ainsi la culture est de l'ordre des choses humaines; elle est d'autant plus accomplie qu'elle permet l'éclosion de ce qui est le plus haut dans l'homme. Elle est distincte des réalités du Royaume, qui, elles, ressortissent à la Révélation et à la grâce. Mais l'ordre de la grâce assume et pénètre les réalités qui

3. Ce qui n'empêche pas, cela va de soi, l'action salvifique de Dieu d'opérer dans ces univers culturels eux-mêmes, par des grâces actuelles ou des charismes, confortant ce qui de soi est d'ordre naturel, ou suscitant le pressentiment ou la nostalgie d'une réalité dépassant tous les biens spirituels auxquels cette culture donne accès. Ces grâces concernent l'univers culturel en tant que tel. Elles doivent être distinguées du don de la grâce sanctifiante qui est offert à tout homme.

1. Cf. PL 17,258. Voici le texte de Paul: « C'est pourquoi je vous la déclare: personne, parlant sous l'influence de l'Esprit de Dieu, ne dit: "anathème à Jésus" et nul ne peut dire "Jésus est Seigneur", si ce n'est par l'Esprit Saint » (1 Cor 12,3).
2. *Sum. theol.* 1-2,109,1,1.

sont de l'ordre de la nature. L'Évangile et la culture sont appelées à entrer en symbiose, sans que cela implique confusion. Aussi bien l'inculturation peut s'entendre selon un double mouvement.

Le premier mouvement va de l'Évangile à la culture, au bénéfice de cette dernière. Quand elle reçoit l'inspiration évangélique une culture est « purifiée, élevée, perfectionnée » en tant même que culture. L'Évangile porte ainsi des fruits de culture.

Le second mouvement est celui par lequel l'Église assume pour sa mission propre, qui est la communication de la Vie divine, des valeurs et des créations culturelles: pensons à la langue ou aux oeuvres d'arts, dans le domaine de l'art sacré. C'est dans la ligne de ce second mouvement que se posent les problèmes de l'inculturation pour la catéchèse.

Il va de soi que ces deux mouvements ne s'excluent pas; l'un et l'autre sont nécessaires. Une même oeuvre peut enrichir les deux domaines, de l'Église et de la culture: qu'on pense à l'art sacré, en musique, en architecture, en peinture, en sculpture, en littérature.

Israël et le salut

10. L'art sacré, que j'ai pris comme exemple, a certes une valeur catéchétique. C'est ainsi que dans le récent réveil religieux de la Russie, la redécouverte par des hommes et des femmes éduqués dans l'athéisme de cet extraordinaire patrimoine religieux et culturel que sont les icônes, a joué un grand rôle missionnaire et catéchétique.

Mais la catéchèse est avant tout transmission de la doctrine de la foi, certes dans son contexte et ses prolongements vitaux de prière, de vie sacramentelle, de règles de vie.

Il nous faut ici dire un mot d'un problème de très grande importance qui tient à la vision que nous devons avoir du mystère de l'Église.

C'est une tentation assez fréquente aujourd'hui que de croire que l'inculturation sera d'autant plus réussie qu'on saura faire abstraction de l'histoire de l'Église.

Ainsi, sous sa forme la plus radicale, cette tentation conduit à penser que l'inculturation consiste à refaire ce qu'a fait le Christ par rapport au milieu qui fut le sien. Cette position mé-

connaît le fait que la « culture juive » n'est pas une culture comme les autres: s'il est vrai que le Christ a adopté les coutumes de son milieu en les purifiant et qu'à son exemple, toute inculturation authentique opère une purification, il faut préciser qu'en tant qu'Ancien Testament la « culture juive » appartient elle-même à l'histoire du salut; en effet, l'histoire d'Israël, peuple choisi de Dieu et premier dépositaire de la Révélation du Dieu unique, est portée par l'attente du Messie. Jésus vient répondre, d'une manière insoupçonnée, à cette attente, il la comble, de sorte qu'à titre de préparation l'Ancien Testament appartient vraiment au mystère de l'Incarnation. « Généalogie de Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham »: ainsi commence l'Évangile de saint Matthieu (1,1).

Ensuite l'inculturation, qui porte « la foi de l'Évangile au coeur de la culture et des cultures » doit être considérée comme « l'une des composantes du grand mystère de l'Incarnation »⁴. Elle en est le prolongement nécessaire. Le coeur du Mystère de l'Incarnation est l'assomption par la Personne du Fils de notre nature humaine. Jésus, fils de Marie, est Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai Homme.

L'inculturation assure, par l'annonce de la foi et l'implantation de l'Église dans les différents peuples, l'accès à la Vie divine que le Christ, assis à la droite du Père, ne cesse de communiquer aux hommes par le don de son Esprit Saint. Le récit de Pentecôte dans les *Actes* nous offre un premier paradigme de l'inculturation: la multitude est confondue de ce que chacun entendait parler les Apôtres « dans sa propre langue » (cf. *Act* 2,6). Le discours de Pierre qui suit l'événement, est une catéchèse christologique de l'histoire d'Israël (vv. 14 ss.). Bref cette histoire comme préparation et pédagogie divine, appartient elle aussi au Mystère de l'Incarnation: elle doit, non pas être éliminée, mais elle-même inculturée.

Comment entrer dans l'intelligence même du mystère, si l'on écarte délibérément les multiples références à l'Ancien Testament par lesquelles Jésus se donne à connaître à nous? N'est-il pas dès avant sa conception gratifié du titre de fils de David (cf. *Lc* 1,32-33)?

4. Cf. *Catechesi Tradendae*, n. 53. Le paragraphe est d'une importance centrale pour notre thème. Il en va de même de *Redemptoris Missio*, n. 52-53.

La mémoire vivante de l'Eglise

11. A cette première considération, s'en rattache une seconde qui concerne le sens de l'histoire de l'Eglise. S'il est vrai que l'Eglise du temps des Apôtres a valeur de paradigme, il est non moins vrai que dans le plan de Dieu, le temps de l'Eglise qui est le temps de la mission et qui s'étend jusqu'à la Parousie, a une signification positive. Son histoire est fondamentalement l'histoire d'une croissance. Dans son intelligence de la Parole de Dieu et de ses conséquences, l'Eglise ne cesse de s'enrichir (cf. DV n. 8). Dire cela, n'équivaut pas à ignorer les erreurs des chrétiens. C'est dégager la raison d'être du temps de l'Eglise. Dans sa compréhension même du Mystère révélé, l'Eglise conserve le trésor qui lui a été confié en le faisant fructifier: elle approfondit sa conscience et elle fait des expériences nouvelles, de sorte que l'Eglise vivante, c'est aussi *l'Eglise avec sa mémoire vivante*. C'est commettre une lourde erreur qui porte sur la nature même de l'Eglise, que de voir dans les siècles de son histoire essentiellement une dérive par rapport à une pureté perdue des origines, ou un phénomène d'usure ou encore une trahison.

Ceci a pour les problèmes qui nous occupent une conséquence directe. Au plan doctrinal, l'Eglise élabore pour elle-même des notions qui, quel que soit l'univers culturel à qui elle les aura empruntés, deviennent siennes en ce sens qu'elles sont vraiment incorporées à son patrimoine. Il est essentiel de prendre conscience de la profondeur de ce processus d'assimilation. Autrement, on verra dans toute inculturation une sorte d'appariement contingent, obéissant à des motifs pragmatiques, de ce qui serait le pur Evangile avec des éléments culturels étrangers à l'Evangile. Le phénomène considérable qu'a été l'inculturation de l'Evangile dans la culture gréco-latine serait alors compris comme un processus, certes riche en leçons, mais qu'il s'agirait de mettre entre parenthèses pour, partant du « pur Evangile », c'est-à-dire de l'Evangile purifié de tout ce qui viendrait de cette culture, procéder à de nouvelles inculturations, où tout serait à inventer de nouveau. On s'appuie quelquefois, pour justifier ce programme, sur une conception de la culture propre au Nouveau Testament, culture sémitique, qui serait comme un univers clos, autosuffisant, de sorte que la rencontre avec la culture gréco-la-

tine, constituerait une altération, une « impureté ».

Disons que ce que j'ai appelé le « pur Evangile » dans le sens précis que je viens de dire, est une vue de l'esprit. De même l'idée de l'étanchéité des cultures ne correspond pas à la réalité des choses; on n'a pas ici affaire à quelque chose qui serait comme un mélange chimique, dont il faudrait ensuite libérer les éléments pour les restituer à leur pureté première. Enfin, dans cette perspective, on méconnaît l'extraordinaire puissance d'assimilation de l'Evangile, tel qu'il est vécu par l'Eglise.

En réalité la tâche de l'inculturation est une tâche de l'Eglise d'aujourd'hui, présente avec son patrimoine et sa mémoire vivante. Une des difficultés sera précisément de savoir discerner dans cette mémoire ce qui ressortit aux contingences de l'histoire et ce qui est enrichissement, acquisition définitivement et irréversiblement assimilés. Pensons à l'héritage des grands Conciles.

III

Une pédagogie de la Doctrine de Vie

12. Je m'en suis tenu à des considérations générales, parce qu'il m'a semblé qu'il était essentiel pour l'oeuvre de l'inculturation en catéchèse de tenir devant les yeux un certain nombre de principes.

De ce qui précède, nous pouvons tirer une première conclusion. Il n'existe pas de recette en ce qui concerne l'inculturation: il appartient aux responsables de la catéchèse, et d'abord aux évêques et aux Conférences épiscopales, de mener à bien une oeuvre dont les modalités varieront selon la multiplicité des situations culturelles. Cela est affaire de prudence, en donnant à prudence son grand sens, qui n'exclut pas, quand il le faut, l'audace.

Si je parle de prudence c'est parce que la catéchèse n'est pas pure élaboration doctrinale, mais est avant toute oeuvre *pédagogique*. C'est pourquoi d'ailleurs il faut joindre au terme de *prudence*, celui d'*art*. La pédagogie est un art.

Ainsi l'exercice de la pédagogie repose sur une double relation. D'un côté, est requise l'intelligence du message à trans-

mettre, de son contenu. De l'autre côté, non moins nécessaire est la connaissance des destinataires du message. Dans notre cas, il s'agit de ceux qui appartiennent à une culture, à une sous-culture ou à un groupe donné.

Pour ce qui est de ce dernier point, cette connaissance est de l'ordre de la sympathie, de la participation par l'intérieur. C'est la raison pour laquelle, en soi et quand cela est possible, il est préférable que les agents de l'inculturation catéchétique appartiennent eux-mêmes à la culture en question, parce qu'ils la portent en eux-mêmes comme une part vivante de leur être.

Mais non moins nécessaire est la connaissance intégrale et la compréhension du message à transmettre. Faut-il rappeler que ce message est le message de la foi, qui est la foi de l'Eglise, et que *l'intellectus fidei* a pour condition la vie de la foi? Il s'agit en d'autres termes d'une vérité qui est vie. La compréhension doctrinale des responsables de la catéchèse requiert certes un sûr savoir théologique et, notamment, une pleine assimilation du *catéchisme de l'Eglise catholique*. Mais la transmission sera d'autant plus profonde si, dès le niveau des textes, est perçue la présence de la vie de la foi.

Lex orandi, lex credendi

13. *Redemptoris Missio* (n. 52) fait remarquer que l'inculturation est « un processus profond et global qui engage le message chrétien de même que la réflexion et la pratique de l'Eglise. Mais c'est aussi un processus difficile, car il ne doit en aucune manière compromettre la spécificité et l'intégrité de la foi chrétienne ». A ce propos deux principes doivent guider l'inculturation: « La compatibilité avec l'Evangile et la communion avec l'Eglise universelle ».

Il va de soi qu'une adaptation qui aboutirait à altérer l'Evangile ne serait plus une authentique inculturation; cela reviendrait, comme le rappelle *Catechesi tradendae* (n. 53) reprenant la parole de Paul, à « réduire à rien la Croix du Christ » (cf. 1 *Cor* 1,17).

C'est pourquoi il est nécessaire que dans l'oeuvre d'inculturation, la dimension doctrinale et théologique ne perde jamais sa fonction normative. A vouloir partir des modes d'expression gestuels ou symboliques qui font appel à des éléments de sensi-

bilité, on risque de se laisser entraîner vers de graves dérives. *Lex orandi, lex credendi* signifie que la vie liturgique est un miroir de la foi de l'Eglise. C'est à celle-ci qu'il revient de guider les processus d'inculturation d'une manière sur laquelle nous reviendrons en conclusion.

Les expériences

14. L'expérience des peuples est riche de pierres d'attente et de *semina Verbi*, que la sympathie dont nous avons parlé saura repérer. Mais ces pierres d'attente ne sont pas encore l'Evangile lui-même, qui doit être présenté dans toute sa nouveauté et dans toute sa cohérence.

En ce qui concerne notamment l'enseignement de la morale, comme aussi, auparavant, la prise de conscience de la condition de l'homme appelé au salut, le patrimoine d'expériences d'un peuple — expériences heureuses ou malheureuses — fournit un point de référence précieux. Mais ce patrimoine d'expériences est singulièrement enrichi quand il s'agit, à l'intérieur du peuple entré en contact avec l'Evangile, des témoignages de sainteté et de fidélité chrétienne, allant parfois jusqu'au martyre, donnés par des chrétiens appartenant à ce peuple. Nous avons là l'authentique témoignage de foi vécu.

Enfin, je terminerai, à titre de conclusion, en citant encore *Redemptoris Missio* (n. 54):

« En définitive, l'inculturation doit être l'affaire de tout le Peuple de Dieu et pas seulement de quelques experts, car on sait que le peuple reflète l'authentique sens de la foi qu'il ne faut jamais perdre de vue. Certes, elle doit être guidée et stimulée, mais pas forcée afin de ne pas provoquer de réactions négatives parmi les chrétiens: elle doit être l'expression de la vie communautaire, c'est-à-dire mûrir au sein de la communauté, et non pas le fruit exclusif de recherches érudites. La sauvegarde des valeurs traditionnelles est l'effet d'une foi mûre ».